

Intervention de Marcel MUTILLOD au Salon des Poètes le 14 janvier 2018

Ce que je veux vous dire :

C'est un peu le titre de mon intervention cet après-midi.

Mais ça ne dit pas grand-chose !

Lors de notre réunion du Conseil d'Administration, réunion estivale et habituelle de juin qui nous permet de préparer le programme de l'année, j'ai proposé « J'ai quelques choses (au pluriel) à vous dire ! »

Alors d'aucun m'ont questionné « Une conférence ? »

Cela aurait pu être, quoique je trouve cette formulation un peu trop académique, professorale. C'est pourquoi je délaisse le bureau et préfère être plus près de vous, debout, enfin presque !

Et puis, lors de cette réunion les instances financières présentes auraient pu s'écriées : « Ah ! Non ! On voit ce que coûtent les conférences des anciens présidents ! »

Bref ! Disons que c'est une non-conférence qui m'a posé le souci que voilà :

**Vous la voyez ! Toute blanche, pâle et livide, Cette PAGE
Qui me fait face, Qui me fixe comme un miroir
Et qui ne m'offre aucun regard auquel je puisse m'accrocher pour
rimailler !**

**Vous la voyez ! Vous la voyez, cette insolente feuille de papier,
Ridicule à force d'être blanche, et d'insister pour le rester !
Faut-il qu'elle soit fière pour avoir même refusé Le moindre
quadrillé, ou la plus petite rayure, susceptible de me guider dans
mes stupides errements d'écrivassier impénitent !
Vous la voyez cette impudique ? Elle ose ainsi se montre, glabre et
nue, pâle et cynique sans retenue ; Elle sans voile et moi sans
voix !... Vous la voyez comme elle me fixe, comme elle retient mon
regard dans sa blancheur sans vie ?
Elle en devient insupportable !...
Vous la voyez ! Elle me provoque et m'exaspère!... Je vous en prie,
DECHIREZ-LA !..**

**Vous l'avez repéré ! Tout neuf et bien taillé, planté tout droit entre
mon pouce et
mon index. Vous l'avez repéré ce fin CRAYON de bois
dans son habit de peuplier, tout émaillé de vernis rouge avec ses
arêtes dorées !...
Vous le voyez qui brille et qui scintille sur lui-même, tandis qu'il
roule
nerveusement entre mes doigts incapables de lui imprimer un autre
mouvement !
Vous le voyez cet orgueilleux ! Il veut s'efforcer de paraître en
prenant une pause !...
Vous le voyez comment il ose piquer de la pointe, se ressaisir, puis
reculer, puis
repartir en une parade clownesque !...
Vous le voyez prendre des attitudes ridicules ou romanesques, c'est
selon !...**

**Et sa pauvre mine de plomb, trop grasse,.. s'écrase !... et fait des taches majuscules !
Vraiment ce crayon-là me mine ; Je ne peux plus le supporter !
Je vous en prie, DETRUISEZ-LE !...**

**Vous entendez !
Vous entendez ces longs gémissements de leurs murmures dans mon oreille ?
Vous entendez comme ils s'approchent tout doucement !
Vous entendez l'expression persistante de leur pudeur retenue :
Vous entendez LES MOTS qui me poursuivent,
Ceux qui s'imposent à moi inexorablement, ceux qui m'appellent intensément,
Ceux qui me frappent au fond de l'âme !
Vous les entendez me tambouriner le cœur si violemment !
Ils sont là ! Ils s'imposent à tous mes sens ! Qu'ont-ils donc à me dire ?...
Si je les prends séparément, ils ne signifient rien, Ou pas grand-chose.
Un mot, ce n'est jamais qu'un mot fait de lettres vulgaires...
Une lettre, c'est quoi ?...
C'est un signe, fabriqué comme un dessin ! Mais ce dessin est toujours identique
à lui-même ! et il demeure éternellement le même pour faire la même lettre !...
Mais voilà que ces mêmes lettres, ordonnées dans le même sens,
Font toujours les mêmes mots !...
Avez-vous pris le temps de voir comment ils sont faits les mots ?
De voir comment ils s'harmonisent entre eux ?
Comment ils jouent, comment ils vivent, comment ils vibrent...
Et comment ils éclatent ?... Avez-vous pris le temps de les écrire les mots ?
Pour voir quel dessin de mots ils font sur une page !
Avez-vous pris le temps de les dire les mots ? Avez-vous pris le temps de les chanter
les mots ? Avez-vous pris le temps de les crier les mots ?...
Un mot après un mot... puis d'autres mots encore,
C'est une armée de mots qui s'avancent vers moi, m'envahissent,
Résonnent dans ma tête !... Inondent ma poitrine !...
Ils sont là !...Ils m'étouffent !...Ils veulent tous s'exprimer !...Dire, prier, supplier..
.En même temps !... Ils sont tous là ! Ils me harcèlent!..
Oh ! de grâce !...
**RENDEZ-MOI MA PAGE BLANCHE et MON CRAYON DE BOIS !.....
J'en mourrai, sinon !****

Voilà, le décor est planté ! Il ne reste plus qu'à écrire, mais ça, vous savez le faire ! C'est votre spécialité !
Tous les mots sont là, pour donner vie à votre inspiration ; il ne vous manque rien. Un petit bout de papier et un crayon ? Mais non bien sûr ! Pour la plupart d'entre nous l'écran de l'ordi et la souris les ont remplacés !
Qui parmi vous utilise encore le papier et le crayon ? (réponse)
Mais comme l'écrit Paul Valéry dans une lettre à André Gide les affres sont

toujours au menu de l'écrivain ou du poète qui cherche à donner la meilleure forme littéraire à sa pensée :

6. J'ai pris ma plume, et me voilà dans les affres. Car le Narcisse longuement rêvé ne devrait se faire que minutieusement, à courtes heures! Et je souffre de le voir s'augmenter facilement presque... A. GIDE, P. VALÉRY, Correspondance, lettre de P. V. à A. G., févr. 1891,

Tout à l'heure, mon crayon hésitait pour former les mots

Votre souris tourne-t-elle aussi longuement sur le tapis avant de lâcher son clic ?

(Réponse) Eventuellement : Pauvre souris !

Qu'importe le temps des hésitations, du nombre des «supprimer», des «copier-coller» qui ont remplacé la gomme !

Le résultat s'est fait attendre, mais il sera sans aucun doute au bénéfice de la réussite recherchée : composition harmonieuse, musicalité, richesse des rimes, s'ils en aient, intérêt du sujet, etc. Sans oublier « la chute »

Le texte tant travaillé est donc là ! Maintenant il va falloir lui permettre d'être connu !

Bien sûr, il sera lu à l'occasion et, sans doute, trouvera une oreille attentive dans le cercle familial ou amical fréquenté ! Cela suffira-il à le faire vivre à long terme ?

L'édition bien sûr ! Une mise en page peaufinée : choix des textes, de l'ordre de pagination, de la police de caractères, voire des illustrations parsemant l'ouvrage et enfin du titre, ce qui n'est pas le plus facile ! Ouf ! Voilà la solution idéale !

En sommes-nous vraiment certains ?

Les poèmes seront enfermés sous une belle couverture, seront lus puis attendrons patiemment, au coin d'une bibliothèque que vous, moi ou lui redécouvre le recueil, qu'il conserve pieusement et, le parcourant des yeux, y mette intuitivement sa propre interprétation, peut-être éloignée des sentiments qui ont inspiré l'auteur ! J'ai eu l'occasion que des amis me confient un de leurs textes à interpréter. Et j'ai eu une fois la réflexion suivante : « C'est bien, mais ce n'est pas ce que j'ai écrit ».

Mais aussi « J'ai écrit ça, moi ! » En ayant le sentiment que le texte avait pris un autre souffle !

Est-ce que le poète n'a pas intérêt à mieux servir son texte en apprenant à le dire lui-même ? Voilà, le mot est prononcé : dire !

J'ai déjà eu l'occasion, il y a quelques années, certains s'en souviennent peut-être, de m'exprimer sur le sujet. Mais nous allons y revenir. A mon sens, et vous en conviendrez, certaines expressions surannées non plus lieu d'être employées. Du temps de Sarah Bernhardt on déclamait avec emphase les riches alexandrins d'Edmond Rostand. Les pauvres tirades, comme les acteurs les faisaient souffrir ! A l'école il est normal de réciter sa poésie « par cœur » ; Une vraie litanie débitée très vite, ce qui est la preuve qu'elle a été bien apprise. Bravo ! Tu auras dix !

Alors, alexandrins ou autres vers, méritent mieux que cette véritable exécution qui les tue, sachons les faire vivre ! Donnons-leur une âme ! Revenons au vocable : «Dire » me semblait apporter la simplicité, le naturel. Mais je préfère encore « interpréter

Tout simplement, ne pas se contenter de lire des yeux, mais de lire à haute voix pour mieux les interpréter ? Comment ?

Là encore, méfions-nous des mots !

Chez l'acteur, « interpréter» peut s'assimiler à donner au public sa propre version du personnage ? Alors que le summum c'est d'ETRE LE personnage imaginé par l'auteur. Certes, on peut le trahir, mais on peut aussi le bonifier.

C'est ce que je me dis lorsque je découvre un nouveau texte : « aurais-tu envie de le faire vivre ? »

Pour moi, la pire situation, est d'être « correcteur » des poèmes de nos concours !

Oui, celui-là j'aurai plaisir à le faire vivre, mais cet autre ne m'inspire rien ! Il sera peut-être primé car il est «parfait» selon la stricte règle des puristes de la prosodie, alors

qu'il est bien pauvre ; un sujet banal, sans âme, alambiqué, truffé de mots recherchés pour faire savants, ou pour trouver des rimes riches et tout cela, bien souvent, au détriment de tout ce que l'on attend d'un beau poème ! Mais le premier, après une simple lecture visuelle, je le relis à voix haute.

Et là, les inflexions de voix, les pauses qui permettent de retenir l'attention d'un éventuel auditoire sont essentielles. Pour que l'auditoire écoute vraiment, en plus de solliciter son oreille il faut aussi retenir son attention visuelle. Remarquons comment s'y prend un intervenant présentant un projet quelconque : Bien souvent il écrit sur un tableau-papier (je n'ai pas dit Paper borde), ce qu'il est en train de dire afin d'attirer l'attention de son public.

En général, on écoute mieux lorsque l'on regarde

Ainsi que je le disais il y a un instant, ce texte, il faut le faire vivre, pour véritablement lui donner une âme !

L'âme d'une chanson c'est pour une bonne part la musique qui, non seulement l'accompagne, mais lui offre une vie sonore indispensable !

Texte et mélodie sont alors indissociables. S'ils sont en parfaite harmonie, c'est le bonheur assuré de l'auteur sans parler d'un éventuel succès professionnel et... financier, évidemment !

Mais nous n'en sommes pas là, bien sûr !

Alors, travaillons nos textes avec le plus bel instrument que la nature nous ait donné, LA VOIX.

C'est en modulant l'expression vocale que l'on pourra ainsi mettre en valeur tel adjectif, atténuer ou accentuer le mot ou le verbe qu'il convient de traiter différemment.

Et surtout ne pas négliger LE SILENCE, la pause dit-on en musique ! Celle qui permet de retenir l'attention de l'auditoire mais surtout en retenant ce mot un instant sur le bord des lèvres le faire, en quelque sorte, déguster avec une intention particulière : le bonifié d'une mise en valeur du message qu'il porte !

Mais ne négligeons pas LE REGARD !

C'est un élément important comme tout le visage d'ailleurs !

Les émotions que doit ressentir l'auditoire lors de l'interprétation passent par les expressions que peuvent prendre les traits du visage.

Un air rêveur, la bouche légèrement entr'ouverte pour figurer « la pensée profonde » ou la recherche... «DU MOT» que l'on fait semblant de trouver, comme par hasard, alors qu'il était écrit ! Ce qui lui donne une réelle importance et ceci sans avoir besoin de le marteler ! On peut alors le moduler comme il convient : soit le glisser délicatement, soit presque le dé- ta- iller syllabe par syllabe. Apportons un soin tout particulier pour faire apprécier nos textes. La poésie est une grande richesse de la pensée, efforçons-nous de toujours la présenter dans son plus bel écrin !

Citation

« Ce n'est qu'au prix d'une ardente patience que nous pourrons conquérir la cité splendide qui donnera la lumière, la justice et la dignité à tous les hommes. Ainsi la poésie n'aura pas chanté en vain. »

D'Arthur Rimbaud

Voilà «Les quelques choses que j'avais à vous dire».

Mais comme tout vieux cabot, poète-comédien à ses heures, je vais vous imposer quelques textes parmi ceux que j'aime bien !

Je les ai classés par thèmes.

Merci de n'applaudir ou de huer seulement qu'à la fin de chaque thème !

Commençons par celui que j'ai qualifié «Les grands classiques » ; j'entends par là les œuvres de nos grands auteurs qui jonglent si bien avec les alexandrins.

Voici donc trois textes.

1^{ère} Séquence : Les Grands classiques

LE MOT

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites !
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdités ;
Tout, la haine et le deuil ! Et ne m'objectez pas

Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas.
Écoutez bien ceci : Tête-à-tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille du plus mystérieux
De vos amis de cœur ou, si vous aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu.
Ce mot - que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre –

Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin ;
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,
De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;
Au besoin, il prendrait des ailes, comme l'aigle !
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;
Il suit le quai, franchit la place, et cætera
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
Entre, arrive, et railleur, regardant l'homme en face,
Dit : " Me voilà ! Je sors de la bouche d'un tel."

Et c'est fait, vous avez un ennemi mortel ! "

Victor Hugo

Vicomte De Valvert ; **Vous ! Vous avez un nez, heu ! Un nez... très grand !**

Cyrano **Très ! C'est tout ?**

De Valvert : **Oui !** *N.B. Cette réplique était lancée par Freddy Carayol depuis la salle*

Ah ! Non ! C'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire... Oh! Dieu!... bien des choses en somme.
En variant le ton, par exemple, tenez :
Agressif: Moi, Monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse !
Amical: Mais il doit tremper dans votre tasse !
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap !
Descriptif : C'est un roc !... C'est un pic !... c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ? C'est une péninsule !
Curieux : De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écrivain, Monsieur, ou de boîte à ciseaux ?
Gracieux : Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ?
Truculent : Ça, Monsieur, lorsque vous pétenez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ?
Prévenant : Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol !
Tendre : Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane !
Pédant : L'animal seul, Monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamelos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os !
Cavalier : Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode !
Emphatique : Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral !
Dramatique : C'est la Mer Rouge quand il saigne !
Admiratif : Pour un parfumeur, quelle enseigne !
Lyrique : Est-ce une conque, êtes-vous un triton ?
Naïf : Ce monument, quand le visite-t-on ?
Respectueux: Souffrez, Monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue!
Campagnard: He, arde ! C'est-y un nez ? Nanain !
C'est queuqu'navet géant ou ben queuqu'melon nain !
Militaire : Pointez contre cavalerie !
Pratique : Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, Monsieur, ce sera le gros lot !
Enfin, parodiant Pyrame en un sanglot :
Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie! Il en rougit, le traître !
- Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres

**Vous n'avez que les trois qui forment le mot: sot !
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve
Mais ie ne permets pas qu'un autre me les serve.**

La tirade des nez (Edmond Rostan)

Le Cid Campéador

Un soir, dans la Sierra, passait Campéador.
Sur sa cuirasse d'or le soleil mirait l'or
Des derniers flamboiements d'une soirée ardente
Et semblait du héros la splendeur flamboyante !
Il n'était qu'or partout, du cimier aux talons.
L'or des cuissards froissait l'or des caparaçons.
Des rubis grenadins faisaient feu sur son casque,
Mais ses yeux en faisaient plus encor sous son masque...
Superbe, et de loisir, il allait sans pareil,
Et n'ayant rien à battre, il battait le Soleil !
Et les pâtres perchés aux rampes des montagnes
Se le montraient flambant, au loin dans les campagnes,
Comme une tour de feu, ce grand cavalier d'or,
Et disaient : C'est saint Jacques ou bien Campéador !
Confondant tous les deux dans une même gloire,
L'un pour mieux l'admirer, l'autre pour mieux y croire !
Or, comme il passait là, magnifique et puissant,
Et calme, et grave, et lent, le radieux passant
Entendit dans le creux d'un ravin solitaire
Une voix qui semblait, triste, sortir de terre :
Et c'était, étendu sur le sol, un lépreux,
Une immondice humaine, un monstre, un être affreux,
Dont l'aspect fit lever tout droit dans la poussière,
Les deux pieds du cheval se dressant en arrière,
S'ils touchaient à cet être, en resteraient souillés,
Comme s'il eût compris que les fers de ses pieds,
Et qu'il ne pourrait plus en essuyer la fange !
Cependant le héros, dans sa splendeur d'Archange,
Inclinant son panache éclatant, aperçut
Le hideux malandrin, sale et vil, le rebut
Du haut de son cheval cabré, comme d'un trône,
Du monde ; - il lui tendit noblement son aumône
A ce lépreux impur, contagieux maudit,
Qui la lui demandait au nom de Jésus-Christ.
C'est alors qu'on put voir une chose touchante :
Allongeant vers le Cid sa main pulvérulente,
Le lépreux accroupi se mit sur ses genoux,
Surpris - le repoussé ! - de voir un homme doux
Ne pas montrer l'horreur qu'inspirait sa présence
Et ne pas l'écarter du bois dur de sa lance ;
Et touché dans le cœur de voir cette pitié,
Il osa, lui, le vil, l'affreux, l'humilié,
Dans un de ces élans plus forts que la nature,
Au gantelet d'acier coller sa bouche impure.
Le malheureux savait qu'il pouvait appuyer,
Sans lui donner son mal, sur le brillant acier,
Le mouiller de sa lèvre, y traîner son haleine.
Lui, qui n'avait jamais baisé de main humaine,
Et qui donnait la mort d'un seul attouchement,
Vautra son front dartreux sur l'acier de ce gant.
Et le Cid le laissa très tranquillement faire,
Sans dédain, sans dégoût, sans haine, sans colère.
Immobile, il restait le grand Campéador !
Que pouvait-il penser sous le grillage d'or

De son casque en rubis, quand il vit cette audace ?
Quel sentiment passa sous l'or de sa cuirasse ?
Mais il fixa longtemps le lépreux, - puis, soudain,
Il arracha son gant et lui donna sa main.

Barbey d'Aurevilly

2^{ème} séquence : Autour de l'Eau

Pour certains, je n'annonce pas l'auteur par « fausse modestie »

Le chant de la sirène

Écoute, dans la nuit sereine,
C'est le doux chant de la sirène.

Ondulante sous ton navire,
Je suis cette voix qui t'attire.
Je suis la femme et je suis l'eau ;
Viens à moi gentil matelot !

Incontournable et captivante
Je suis l'expression vivante
De tes fantasmes ; et ne crois pas
Que de t'attacher à ton mât
Te délivrera du délire
Que déjà mon doux chant t'inspire !

Ondoyante dans l'océan,
Je chante pour toi dans le vent :
Tes compagnons auront beau faire,
Tu descendras dans mon repaire,
Tu t'enrouleras dans les flots,
Aux accents de mes trémolos !

Je suis cette voix qui t'envoûte,
Pour te détourner de ta route.
Quand bien même tu boucheras
Tes oreilles, tu m'entendras.
Je suis bien moins poisson que femme,
Et pour moi ton esprit s'enflamme.

Regarde mes longs cheveux d'or,
Flottant dans la vague à bâbord.
Approches-toi ! Je suis tendresse ;
Et pour ma voix qui te caresse,
Tu me suivras au fond des eaux,
Reniant Dieu même, s'il faut !

Je suis cette voix qui t'attire,
Ondulante sous ton navire.
Viens à moi gentil matelot,
Je suis la femme et je suis l'eau !

C'est le doux chant de la sirène
Qui te prend dans la nuit sereine ! M.M

L'eau qui va

**D'où t'en viens-tu petite source ?
De qui nais-tu qui te ressource ?**

**Je suis fille de pluie ; et je sors
De la terre, de ce trésor
Que l'on nomme argile et j'écoute
S'infiltrer vers moi chaque goutte
Que j'offrirai comme un présent
A mon grand frère, le torrent.**

**Où donc cours-tu, torrent sauvage
Qui dégringole de l'alpage ?**

**Dans les éboulis descendus
Que j'éclabousse à flots perdus,
Sautant de rochers en cascades
Je suis le roi des escalades !
Mais je m'assagirai bientôt
Dussé-je en troubler le ruisseau !**

**Où t'en vas-tu charmant ruisseau
Avec ton gazouillis d'oiseau ?**

**Je vagabonde et je musarde,
Sous les frondaisons et m'attarde.
Cachant la truite sous la pierre,
Je m'abandonne à la rivière !**

**Où t'en vas-tu, rivière jolie
Qui flâne avec mélancolie ?**

**Je vais, gorgée de toutes eaux
Que m'ont offert tous mes ruisseaux
Ces princes charmants de la plaine
Superbe, élargie, souveraine,
Pour me jeter passionnément
Dans les bras de mon fleuve-amant !**

**Où t'enfuis-tu, fleuve puissant,
Grand niveleur, flot rugissant ?**

**Comme un empereur en bataille,
A coup de boutoirs je me taille
Une vallée jusqu'à la mer ;**

**Elle m'attend ; son gouffre amer
M'engloutira dans son abîme !
Là, je vivrai l'instant sublime
Où, grand ordonnateur du Ciel,
Viendra s'abreuver le Soleil !**

M.M

La Prière des Crapauds

**Seigneur, qui modela les anges
Dans les levains de la clarté,
Pasteur des lointaines étoiles,
Nous t'offrons notre obscurité.**

**La nuit est lourde sur les branches,
La terre est sombre autour de nous.
Voici notre chant qui commence
Mesuré, fugitif et doux.**

**Cette voix discrète et fervente,
Ces appels venus du limon,
Est-il sûr que tu les entendes,
Ô toi qui règne sur les monts !**

**Crible pour nous la fine pluie.
Abrite-nous des feux du jour.
La lune triste est notre amie
Et le soleil de nos amours.**

**Ecarte de nous dans l'ornière
L'épouvantable pas de chars.
Laisse-nous à notre amertume
Dans le mystère et dans le noir.**

**Seigneur des épées de lumière,
Portier des jardins interdits
Nous ne demandons que de vivre ;
Ouvre à d'autres tes paradis.**

**Nous connaissons notre souillure
Si nous ignorons nos péchés.
Laisse-nous défendre la cause
De bannis et des réprouvés.**

**Ô toi qui consens qu'on le loue,
Accorde à ces déshérités
D'éviter comme nous la roue...
Dieu des sublimes charités,**

Seigneur qui nous vêtit de boue !
Georges Riquet

Georges Riquet (1904 – 1998) est un écrivain régionaliste français, poète et auteur pour la jeunesse. Il est auteur de contes, de chansons, de récits, de livres de lectures scolaires, et a rédigé un grand nombre d'articles pour les journaux
Chaque année : Prix de Poésie au Creusot où il fut instituteur
Le Pélican et ses petits

Avec ses quatre enfants, voyageurs imprudents,
Courants par monts et vaux, un Papa pélican
Lassé et harassé d'avoir couru le Monde
Se perdit au milieu d'une steppe inféconde ;
Le Sahara peut-être ou alors le Sahel
En tout cas sous le plus implacable soleil.
Et là dans ce désert inondé de lumière
Point de mer, d'océan ni même de rivière
Et nos cinq pélicans pour apaiser leur faim
N'avaient d'un seul poison pas le moindre alevin.
Ce fut donc la disette et même la famine
Et les pauvres petits faisaient bien triste mine
Qui tout en s'épuisant chaque jour un peu plus
Fatiguaient les échos de leurs cris superflus.
De l'amour paternel héroïque victime,
Le père dut accomplir un sacrifice ultime !
Avec son large bec, et tout en frémissant
De souffrance et d'orgueil, il déchira son flanc.
De son gosier en feu, ainsi qu'une tranchée
Inondée de sang frais nulle plainte arrachée !
Puis levant vers le ciel son cou sanguinolent
IL dit « Mangez ma chair et buvez de mon sang ! »
Et alors se ruant, la farouche nichée
Vint assouvir sa faim à la plaie déchirée.
Superbe et douloureux, sous le soleil couchant,
L'oiseau donnait ainsi son cœur à ses enfants !
Quand ils furent repus : « Dormez, leur dit leur père »
Mais tel un chirurgien, qui lui-même s'opère,
Il lui fallut encore, au soir du lendemain,
Accomplir à nouveau son acte surhumain,
Offrant à ses enfants, pendantes victuailles,
Tout ce qu'au fond du cœur il lui restait d'entrailles.
Tandis que trois d'entre- eux s'avançaient à grands pas
Vers leur nouveau festin parricide repas,
Le plus petit, sans cœur, autant que sans principes
Dit : « au ben zut alors ! Encore des tripes ! »

Mis en alexandrins par M.M, d'après une courte fable d'Hugues **Delorme**

Hugues DELORME :
(1868 – 1942)

Il fréquenta les cabarets de Montmartre
et devint alors à la fois poète, humoriste,
auteur dramatique, journaliste et acteur.
Hugues Delorme était alors surnommé "*La Voltige*"
pour sa grande sveltesse et sa très haute taille ;

3^{ème} Séquence : Hélas ! C'est encore d'actualité !

Elle devait être « La der des der ! »

Il a résisté pendant vingt longs jours
Et sa mère était à côté de lui
Il a résisté, Florentin Prunier
Car sa mère ne veut pas qu'il meure
Dès qu'elle a connu qu'il était blessé
Elle est venue, du fond de la vieille province
Elle a traversé la pays tonnant
Où l'immense armée grouille dans la boue...
Son visage est dur, sous la coiffe raide :
Elle n'a peur de rien ni de personne
Elle emporte un panier, avec douze pommes
Et du beurre frais dans un petit pot
Toute la journée elle reste assise
Près de la couchette où meurt Florentin
Elle sort un peu quand on dit : « Sortez »
Et qu'on va panser la pauvre poitrine.
Elle resterait s'il fallait rester
Elle est femme à voir la plaie de son fils.
Ne lui faut-il pas entendre les cris
Pendant qu'elle attend, les souliers dans l'eau ?
Elle est près du lit comme un chien de garde
On ne la voit plus ni manger ni boire.
Florentin non plus ne sait plus manger
Le beurre a jauni dans son petit pot.
Ses mains tourmentées comme des racines
Etreignent la main maigre de son fils.
Elle voit le cou, tout tendu de cordes
Où l'air, en passant, fait un bruit mouillé
Il dit : « Voilà la toux qui prend mes forces »
Elle répond : « Tu sais que je suis là ! »
Il dit : « J'ai idée que je vas passer »
Mais elle : « Non ! je ne veux pas, mon garçon ! »
Il a résisté pendant vingt longs jours
Et sa mère était à côté de lui,
Or un matin, comme elle était bien lasse
De ses vingt nuits passées on ne sait où,
Elle a laissé aller un peu sa tête
Elle a dormi un tout petit moment ;
Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller.

Georges Duhamel (1884-1966) Médecin écrivain et Poète, Académicien, Prix Goncourt en 1918 (Civilisation) n 1932, il vilipende dans son essai [Querelles de famille](#) le phonographe et la [TSF](#) qui entraînent alors dans les familles et empêchaient la pratique active de la musique instrumentale en direct, remplacée par l'écoute passive et de mauvaise qualité des transmissions mécaniques, ces disques qui sont à ses yeux « de la fausse musique, de la musique de conserve »

son ami [François Mauriac](#) qui écrira de lui :« Chez certains hommes la passion de la musique et de la poésie est une défense contre la vie ; nés sans carapaces, ils marchent dans un nuage d'harmonie, comme des poissons troublent l'eau pour n'être pas découverts.

De triste mémoire : Le jeudi noir 24 octobre 1929 qui amène son lot de misères avec le chômage ! Voici un texte de Charles Pléau, poète, parolier de nombreuses chansons sur Lyon.

Trop vieux ! Trop vieux ! Trop vieux !
On entend ça partout à l'usine, au bureau.
Quand on a quarante ans, on a vingt ans de trop
Qu'importe à la maison si les petits ont faim ;
Les pères sont trop vieux, ils n'ont plus droit au pain !
Vous avez travaillé durant votre jeunesse,
Vous vous êtes privés sans espoir de richesse
Mais simplement afin de bâtir un foyer
D'élever des enfants qui viendront l'égayer
Et quand vous arrivez au milieu du voyage
On vous dit, « C'est fini, mettez-vous au chômage ! »
Au chômage ? Ah ! Jamais, je peux bien travailler !
Et l'on court les bureaux, on court les ateliers
Dans l'espoir de trouver n'importe quelle embauche
On frôle la misère, on frôle la débauche
Cent fois on se raidi contre le désespoir
On fait front au malheur, on reprend de l'espoir !
On frappe sans arrêt à d'innombrables portes...
Pas une qui s'entrouvre et des mois de la sorte
On cherche vainement en implorant les cieux !
Mais partout on répond –« Trop vieux, trop vieux, trop vieux !
Trop vieux, à quarante ans, me faudra-t-il demain
Me mettre au coin d'un pont pour tendre les deux mains ?
Trop vieux ! Quelle bêtise et quelle ingratitude !
A vingt ans sur le front j'avais des aptitudes
Et je suis de ceux-là qu'on disait des héros.
Je croyais que l'honneur n'était pas un vain mot.
Et que demain tous les riches de France
Auraient au fond du cœur de la reconnaissance.
Imbécile j'étais ; Quand le danger a fui,
L'héroïsme s'efface et tout passe avec lui !
On ne se souvient plus des rires ni des larmes
Et l'on recherche ailleurs d'autres sujets de drames !
Peut-être même un jour, le hasard est si grand,
Retrouve-t-on sans pain celui qu'on aimait tant !
Pour ne plus le revoir on détourne la tête
Et l'on part en courant loin de ce trouble-fête.
Qu'il chôme s'il le veut ! Il n'avait après tout
Qu'à délaïsser les coins où s'échangeaient les coups
Les héros de nos jours ne sont plus à la mode !
Mieux vaut les oublier, c'est la bonne méthode !
C'est bon oubliez-nous ! Laissez-nous sans emploi,
Laissez-nous avoir faim ! Laissez-nous avoir froid !
Laissez nos tout petits grelotter de misère
Laissez pleurer les fils, laissez pleurer les mères !

Laissez-nous sans travail parce qu'on est tout blancs
Peut-être bien qu'un jour vous serez repentants
Et que pour vous sauver d'une nouvelle guerre
Pour vous défendre encor' comme on le fit naguère
Vous viendrez implorer ceux qui n'ont pa d'argent,
Ceux qui n'ont pour trésor qu'un peu de pauvre sang.
Vous les trouverez tous au bureau de chômage.
Qu'importera leur nom, qu'importera leur âge,
Pour mourir en français sur la ligne de feux,
Les quarante ans alors ne seront pas TROP VIEUX (Charles Pléau)
Et le drame d'aujourd'hui à nos frontières !

Au fossé d'une frontière un enfant pleure solitaire
Couché de tout son long, il pleure

Au fossé d'une frontière un enfant pleure tremblant de peur
Le visage contre terre

Au fossé d'une frontière un enfant se meurt
Affamé grelottant, sans père ni mère

Au fossé d'une frontière un enfant se meurt
Epuisé, abandonné dans cette demeure

Au fossé d'une frontière un enfant va expirer
Sans voir le soleil de la vie

Ni les yeux de l'amour

Au fossé d'une frontière un enfant expire

Expire et meurt

Petit oiseau migrateur

Orphelin l'humanité entière

Au fossé d'une frontière

Au fossé d'une frontière

Freddy Carayol

Dernière Séquence : Le TERROIR

**Ma terre beaujolaise
est curieuse et variée,
tantôt bien grasse, épaisse
ou tantôt très pierreuse.**

**Lorsqu'elle s'alourdit
sous le pas vigneron
elle a pris des couleurs
presque de terre de Sienne.
Le rouge chasse l'ocre
et sous la moindre averse
la voici devenue une collante glaise
qui se laisse accrocher au soulier qui l'emporte.
On l'a dit "amitieuse" !
C'est qu'elle ne veut pas lâcher ce magicien
qui d'un cep rabougri et tordu et noueux**

aura su dès l'automne
extraire ce nectar
que l'on nomme "Primeur"...

Et pendant ce temps-là
Les pierres de nos hameaux
se dorent au soleil !

Lorsque dans mon terroir
le sol s'empierreille,
l'amas de cailloutis par la vigne ébranlé
voit s'extirper du sol les ceps bosselés,
tout vieillis, tout ridés qui s'échinent,
grimaçants et grotesques,
avant qu'un air d'avril leur accorde à nouveau
le droit de s'enverdir de bourgeons duveteux
prometteurs des sarments
de prochaines vendanges.
Les cailloux beaujolais
gardent ma terre au chaud et roulent en chantant
sous le pas de celui qui descend la passée.
Ils sont de pierre à feu
et l'on perçoit parfois
comme une odeur de soufre...

Et pendant ce temps-là
Les pierres de nos hameaux
se gorgent de soleil !

M.M.

N.B. : s'empierreille et s'enverdir = création de l'auteur

La Cuvée

Voilà cinq jours que la récolte fermentait
La cuve ourlait ses bords d'une bouillante écume,
Et dans ses flans trapus où s'écrasaient les grumes,
Laborieusement le silence enfantait.

Des vigneron musclés ce matin la délivrent.
Les raisins entassés fument sur le pressoir
Dont les canaux étroits dirigent, gras et noir,
L'afflux de vin nouveau dont l'atmosphère est ivre.

Et, pendant que jusqu'au dernier filet de sang
L'étreinte des billots épuise la vendange,
Le cellier est, avec son ombre et son encens,
Un temple où s'accomplit un sacrifice étrange.

La Terre

Qui dira le calvaire incessant de la Terre
L'angoisse de ses flans par les socs défoncés ;
Qui ne dira jamais ce qu'elle peut penser
Depuis des milliers d'ans qu'on tranche ses artères !

Obscurément soumise aux caprices humains,
Qu'à travers ses sillons suinte l'ombre épaisse
Où que dans les vergers, la blanche brebis paise,
Jamais le moindre cri ne monta de son sein.

Depuis tant de saisons qu'on sème ou qu'on récolte
S'ouvrant sous la charrue ou fusant sous le gel,
Sans proférer un mot de plainte ou de révolte,
Elle obéit, austère, au devoir éternel.

Tout est né de la terre et retourne à la Terre
Et quand s'exhalera le dernier souffle humain,
C'est que, rendant le Monde à son néant sans fin,
Elle aura refermé ses entrailles de mère.

Pierre Aguetant, (1890 – 1940),
Poète et écrivain de romans sentimentaux
de recueils de poésies (Le Poème de beaujolais, Le poème du Bugey.

Cette bonne vieille terre
Elle doit bien perdre la boule à force de tourner en rond !
Faut la comprendre, il faut bien la comprendre,
Ce doit être terrible !
Elle a toujours tourné
Sans poésie sur du papier...
Sans papier à musique... sans musique !
Valseuse solitaire, elle a toujours tourné.
Peut-être dans son cœur a-t-elle virevolté,
Ou bien a-t-elle tourné..... de l'œil !
Ou même s'est-elle parfois détournée !
Oui, sûrement !
Mais sûrement également...
Elle a tourné !
Alors il ne faudrait pas l'accuser,
Comprenez bien, si demain...
Elle s'arrêtait...juste un peu...
...pour souffler !

Fabienne Mutillod-Ravassard

...et pour finir en chanson !

De l'opérette « La route fleurie » chanté par Bourvil !

On doit chanter ce que l'on aime
Exalter tout ce qui est beau
C'est pour cela qu'en un poème
Je vais chanter les haricots !

Alors que tout repose encore
Dès le premier cocorico
Ah ! Qu'il est doux quand vient l'aurore
De voir semer es haricots !

Et puis un jour sortant de terre
Et se dressant toujours plus haut
Vers le soleil, vers la lumière
On voit pousser les haricots ! .../...
Au printemps la rose est éclos
En été, le coquelicot
Mais quel spectacle grandiose
De voir fleurir les haricots !

Plus tard les paysans de France
S'agenouillant, courbant le dos
Ont l'air de faire révérence
Pour mieux cueillir les haricots !

Mais ces courbettes hypocrites
Précèdent la main du bourreau
Qui les jetant dans la marmite
Met à bouillir les haricots !

Et lorsque vient leur dernière heure
Ont les sert autour d'un gigot
Et chaque fois mon âme pleure
Car c'est la fin des haricots !

FIN